

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

D'abord Carmen souhaita ardemment que M. d'Alboize eût quitté la Suède ; puis, dans son cœur meurtri, elle n'eut plus le courage d'espérer ce départ.

Elle n'avait rien fait pour se rapprocher du jeune homme ; c'était M. de Saint-Hyrieix, qui, par son aveugle ambition, réunissait de nouveau ces deux êtres que le destin avait séparés.

Carmen rendait justice à la bonne éducation de Robert ; mais elle devinait son âme ardente : elle avait vu le reflet de sa flamme dans les yeux du jeune homme, quand il lui avait fait ses adieux, le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Eh bien ! Carmen éviterait les dangers dont elle avait l'intuition ; elle dirait franchement à Robert :

— Je m'appelle Mme de Saint-Hyrieix... Ne l'oubliez jamais.

Elle se sentit la conscience soulagée, comme si elle était déjà sortie victorieuse d'un premier combat.

Après tout, elle serait trop naïve de ne pas se réjouir en pensant à la joie de l'officier quand il la reverrait à l'improviste.

Elle s'ennuierait moins auprès de son mari. Elle ne reteindrait de cet interminable voyage de nocces que le séjour à Stockholm.

Elle finit par remercier mentalement Firmin de cette idée.

Carmen repoussait avec véhémence l'ombre d'un péril. Elle connaissait ses devoirs, et ne cessait pas de les remplir.

La jeune femme resta longtemps plongé dans ses méditations ; tantôt son front s'attristait, tantôt un délicieux sourire illuminait son visage ; finalement, elle se refusa à approfondir davantage ces brulantes hypothèses qui la troublaient si fort.

Elle eut un geste résigné.

Ce n'est pas de son plein gré qu'elle allait à Stockholm ; son mari voulait l'y mener ; elle obéissait à M. de Saint-Hyrieix.

XXXV

RÉUNION

Ce fut par une matinée enchanteresse que M. et Mme de Saint-Hyrieix arrivèrent dans la capitale de la Suède.

C'était le 15 juin. Il y avait deux mois que le voyage de nocces durait.

Carmen trouva étrange et poétique cette ville bâtie si pittoresquement sur ses sept îles principales, au milieu de ce délicieux lac Mœlar.

La Venise du Nord est entourée d'un cercle de rochers, de forêts et de collines. Elle est sillonnée de canaux qui donnent à l'atmosphère une fraîcheur et une douceur apaisantes. Elle change d'aspect à chaque rue. Ses places ornées de statues royales, ses monuments à l'architecture harmonieuse, ses églises grandioses charment les yeux.

La flèche de fer à jour de l'église des Chevaliers est une pure merveille.

Carmen trouva le Djurgården adorable ; c'est la promenade principale de la ville. Pour s'imaginer cet Eden touffu, il faut penser à notre Bois de Boulogne ; mais le Djurgården est plus agreste, plus intime. Les flots du lac Mœlar lui font une ceinture mouvante. Les rayons du soleil se jouent sur ces eaux qui ont le reflet de l'acier et dans lesquelles se mirent les masses verdoyantes du parc.

Le couple était descendu au Grand Hôtel, en face du palais royal, tout près de la légation française.

Carmen s'abandonna au charme subtil de ses premières impressions ; elle se sentait tout autre.

La vue d'un chien lui rappela brusquement Christiern, le grand lévrier suédois, gris de fer, qui avait parcouru avec elles toutes les landes du pays de Kerlor.

Il se passa dans le cerveau de la jeune femme un bouleversement

singulier, quelque chose comme une absence de mémoire dont elle cherchait à se donner l'illusion.

Cette amnésie volontaire la plongea dans le rêve le plus captivant.

Elle était encore là-bas ; ce n'était pas la Baltique qu'elle entendait mugir au loin, c'était l'Océan qui grondait à quelques pas d'elle.

Elle n'avait pas quitté Kerlor ; elle était toujours la vierge druidique, hôtesse de la forêt sacrée.

Aucun souffle brutal n'était venu flétrir la fleur d'idéal qui allait éclore au fond de son âme.

Le lendemain de leur arrivée, il y avait précisément une soirée à la légation de France.

Saint-Hyrieix n'avait pas perdu son temps. Il était allé immédiatement rendre visite à M. de Birague, et il s'était entretenu longuement avec ce personnage qui, à force de patience et de ténacité, avait fini par s'imposer dans les cercles politiques.

Birague, sachant gré à Saint-Hyrieix de s'être adressé à lui, d'avoir vu poindre à l'horizon ce nouvel astre, était tout disposé à l'accepter comme satellite, le jour où les complications et les intrigues parlementaires auraient forcé le ministre actuel à quitter l'hôtel du quai d'Orsay, pour faire place au Talleyrand futur.

Naturellement, Saint-Hyrieix était parti en emportant une invitation pour le lendemain.

Il avait recommandé à sa femme de ne rien négliger pour être la reine de cette fête.

La présomption et la vanité de Firmin n'avaient pas fâché Carmen ; malicieusement, retrouvant son esprit de jeune fille, elle avait fait une rapide réflexion sur l'aveuglement de son seigneur et maître.

Mme de Saint-Hyrieix fut très entourée et très complimentée, bien qu'elle se trouvât dans un milieu où la réserve professionnelle s'étalait dans toute sa solennelle splendeur.

Elle se sentait mal à l'aise parmi ces diplomates gourmés et ce monde officiel raide et ennuyeux.

La perspective d'y passer sa vie n'était pas faite pour la rasséréner.

A défaut d'expansion, elle se montra pourtant très avenante et enchantée tout le personnel de la légation, aussi bien que les invités étrangers ; mais l'hommage resta concentré et discret.

Robert d'Alboize venait d'entrer.

Le marquis de Birague accueillit le capitaine avec un empressement marqué.

— Arrivez donc, mon cher capitaine... Je vais vous présenter à de nouveaux arrivés, lui dit-il, des compatriotes.

Robert d'Alboize se trouva tout à coup en face de Carmen et de Saint-Hyrieix.

L'officier pâlit, tant la commotion qu'il reçut au cœur fut violente. Il se troubla un moment.

Le marquis de Birague présenta avec une politesse raffinée.

— Mme de Saint-Hyrieix... M. de Saint-Hyrieix.

Le front de Robert devint encore plus pâle sans que le moindre muscle de son visage tressaillit pourtant.

Il savait Carmen mariée ; il avait reçu une lettre de Georges lui annonçant l'événement ; mais il se disait qu'il ne reverrait plus celle dont il garderait éternellement le souvenir.

Birague continua :

— Le capitaine Robert d'Alboize, qui revient de Christiania et qui a l'heureuse fortune de rentrer à Stockholm, précisément pour assister à cette soirée.

M. d'Alboize ! fit Saint-Hyrieix, très cordialement, Je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, que vous étiez rentré en France.

— Ah ! vous vous connaissez, fit le marquis de Birague... Alors, vous aurez d'autant plus de plaisir à vous retrouver.

Le futur ministre des affaires étrangères s'éloigna. On venait, d'ailleurs, d'annoncer la présence du président du conseil suédois.

Firmin et Robert se serrèrent la main. Carmen tendit la sienne à l'officier, qui la pressa.

— C'est singulier, reprit le mari, qui donc m'avait dit que vous n'étiez plus ici ?

Il chercha dans sa mémoire.

— J'aurai lu cette fausse nouvelle dans un journal...

Il se tourna vers sa femme.

— Ce n'est pas vous, madame, qui m'avez induit en erreur, touchant le lieu de résidence de M. d'Alboize ?

— Non, répondit Carmen, ce n'est certainement pas moi.

— Enfin, poursuivit Saint-Hyrieix, je vous demande pardon, capitaine, si j'ai paru un peu surpris tout d'abord... Je suis très heureux de vous serrer la main... Figurez-vous que Mme de Saint-Hyrieix ne voulait pas venir à Stockholm.

Elle répliqua :

— Vous oubliez, monsieur, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Robert avait enfin réussi à se maîtriser. Il répondit :

— J'aurais été désolé moi-même si mon séjour s'était prolongé en